



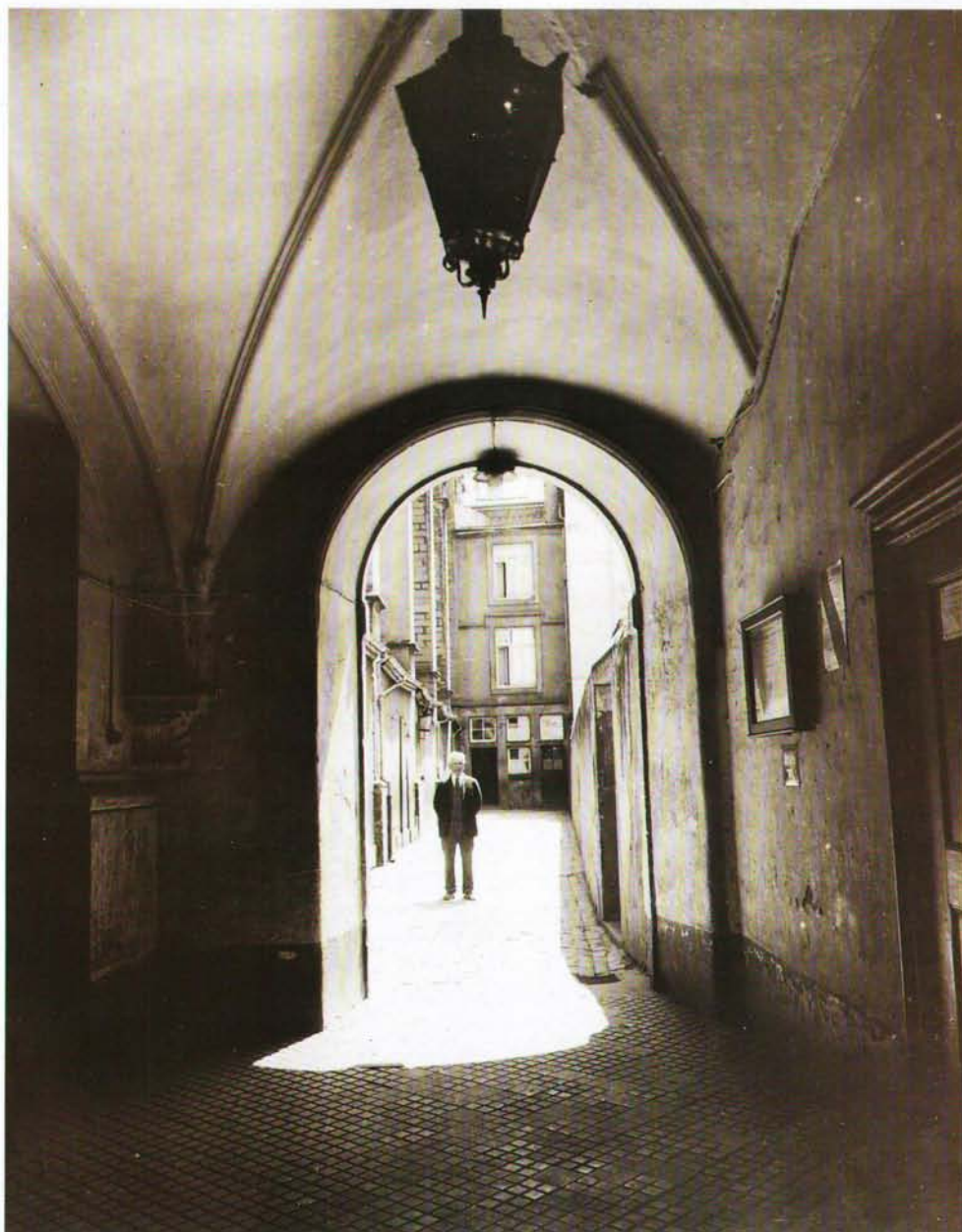
imedia

«Wéi ech deemools Musek geléiert hunn...»

*Ainsi donc me voici livrer,
non sans quelque scrupule, les étapes
les plus hautes en couleur de ce qu'on
pouvait appeler mon éducation
musicale. Était-ce pour moi
le bon temps?...*

*De toute façon les sacrifices
consentis longtemps bien malgré moi
ne suscitent aujourd'hui plus qu'un
petit sourire amusé, et je ressens, en
général, une reconnaissance
respectueuse et émue pour tous ceux
qui m'ont amené, chacun à sa
manière, à découvrir peu à peu
des satisfactions profondes
dans la musique.*

*Elle contribue largement
à me faire vivre aujourd'hui
ma vieillesse laborieuse
avec un intense bonheur.*



1897: Vue prise du beffroi du Palais grand-ducal. En avant: l'ancien Refuge de l'abbaye d'Orval (l'ancien Conservatoire de musique et de nos jours le Musée d'histoire de la Ville de Luxembourg). Plus loin: la ville-basse du Grund avec le "Bisserwee" et la "Tilleschgaass"

(Batty Fischer)

Le bonheur de ma petite enfance

La musique m'a bercé dès ma petite enfance, musique profane et musique liturgique tout mêlé. Mon père savait bien chanter, il caressait paraît-il la guitare et touchait l'harmonium. Dans sa jeunesse des circonstances l'avaient fait rencontrer le "grand J.-P. Beicht de la Cathédrale", qui fit de lui un organiste enthousiaste et fort acceptable. Aujourd'hui encore je crois l'entendre, au fond de mes oreilles, préparer son grégorien du dimanche en figolant d'intéressants accompagnements à l'harmonium que lui avait légué son père. - Et ma mère donc! Quand elle était bien en veine, elle lâchait volontiers au piano de brillants galops, des pots-pourris sur des mélodies d'opéras populaires et bien entendu l'une ou l'autre incontournable "Prière à la Vierge". Elle devait son honorable formation aux bonnes sœurs du pensionnat Ste Anne d'Ettelbruck et à son frère, un flûtiste autodidacte, je pense.

Mes premiers vrais enthousiasmes musicaux sont liés aux occasions trop rares où des amis étaient invités chez nous. Après le dîner et le quetsch, c'était le moment de chanter "Wo's Dörflein dort... Malbrough...." et toujours, pour terminer, le duo particulièrement attendrissant des "zwei verlassene Italiener"... A ces occasions mon père envoyait au diable son moi austère d'homme de bureau pour déployer librement l'aspect hautement convivial de sa vraie nature. Moi-même, entraîné par l'exaltation générale, je jouissais avec un délice diabolique de ces moments de bonheur; étendu à plat ventre à même le sol, le dos plaqué contre la caisse de résonance du piano je savourais dans mon corps les vibrations de l'instrument et, comme Quasimodo accroché à la grosse cloche de Notre-Dame, je nageais avec volupté dans le tumulte des sonorités.

A l'école de Sr Thérèse et de Mathias Wetz

L'école primaire m'ouvrit l'accès à la fascination du jubé de l'église. Posté auprès de l'infatigable instituteur à l'orgue, j'étais sensible au privilège de chanter en soliste le mélancolique Pie Pelicane. Bientôt j'eus l'honneur d'assurer la deuxième voix, réputée plus difficile à chanter.

En classe c'est l'excellente Sr Thérèse qui plantait d'innombrables chants dans nos cœurs d'enfants. Mais la grande affaire, c'étaient les légendaires séances de chants organisées par l'instituteur, Monsieur Wetz. Tous les samedis, il rassembla bien entendu en présence des Srs. Thérèse et Augustine les garçons et les filles des dernières classes dans une salle trop petite pour la cérémonie (ce qui d'ailleurs arrangeait fort bien les garçons). Pendant une heure sonnée, le violon collé au cou, marquant le rythme de tout le haut du corps il nous familiarisait avec les plus beaux chants du "Luxemburger Liederbuch" sans compter tant d'autres compositions

profanes et sacrées, moins faciles et à plusieurs voix, s.v.p. Une authentique éducation musicale, dispensée d'une façon exemplaire et avec le feu sacré d'un pédagogue hors pair, compétent, consciencieux et combien généreux!

Et hop, vers le Conservatoire!

Un jour, certes bien avant les leçons de chant à l'école primaire mon père avait estimé qu'il était grand temps de procéder pour moi à une formation systématique en théorie et en solfège. Comme lui-même avait acquis un savoir-faire enviable d'organiste de village au prix d'une énergie et d'une assiduité peu banales, il songeait à me mettre moi aussi à la charrue le plus tôt possible et sans crier gare. Il n'y alla pas par quatre chemins et un soir je fus invité à prendre place à côté de lui, dans la cuisine. De sa belle écriture il traça un cercle flanqué de mots et de signes dont le sens devait me rester totalement énigmatique. C'était, me signifia-t-il, le fameux *Quintenzirkel* qu'il fallait se mettre dans l'esprit et dans la chair une fois pour toutes. J'ai dû tressaillir et pâlir d'horreur devant les dièses et les bémols et le tourbillon satanique dans lequel s'enchevêtraient tant de tonalités (majeures et mineures). Hélas! quand un misérable soupir s'échappa de mes lèvres,

mon père donna des signes d'une évidente impatience. Ma mère s'arrêta de tricoter et risqua quelque observation qui pourtant ne semblait pas de saison à mon père. De toute façon il eut vite fait de me rappeler à la vie en prononçant un mot terrible dont la consonance exotique exerça sur ma tendre nature un effet encore plus foudroyant que le cauchemar des altérations et des tonalités du *Quintenzirkel*: "Abbee, da gees d'elo an de Conservatoire!" - Je dus pousser un cri de détresse. Or, loin de céder à un mouvement de faiblesse, mon père m'empoigna aux épaules, me souleva par un geste décidé qui me fit gigoter désespérément entre ciel et terre. Et, sans me laisser le temps de rassembler mes esprits, il lança une formule à laquelle il eût été inconcevable de répondre par non: "Gees d'elo oder gees de nèt?"

Au Conservatoire

Le lendemain, armé d'une jolie serviette en toile cirée noire, je respirais pour la première fois de ma vie l'odeur vivifiante du temple national de la musique, fort abusivement appelé "Quatsch" par certains éléments irrespectueux. Je fus catapulté dans la classe de "solfège et théorie" de M.V., où il m'était difficile de réaliser ce qui ce dissimulait derrière un vocabulaire



français. Par bonheur mon père m'initia, avec succès cette fois-ci, à la mathématique compliquée de la valeur des notes et à l'imbricatio des mesures binaires et ternaires... Il faut dire que j'arrivais vite à m'adapter dans ma 1^{ère} année de solfège qui curieusement avait fini par me devenir sympathique.

A l'approche de l'examen notre prof nous signifia avec quelque mystère qu'il serait prudent de prendre encore quelques leçons privées chez lui. Cela déplut à mon père. Après l'examen où je m'étais placé honorablement, il contacta sans tarder un autre maître, qui jouissait d'un grand crédit en raison de sa rigueur. Chez lui la machine devait tourner rond sans méli mélo. Il fut alors décidé de me faire travailler ferme pendant les vacances et de sauter ainsi la 2^e année, une astuce qui me permettrait de m'inscrire à la rentrée au cours de 3^e année, chez M. Provost. Adieu pour moi les vacances! Quand mes camarades jouaient au football, moi, je pris le tram jusqu'au " Péiter Onrou " d'où je gagnai, au pas de course, l'extrémité nord de l'avenue Pasteur où résidait M. Provost. (Peu après il se fixa rue des Acacias, au bout du monde.) Que de fois, hélas! la longueur de la dictée, couronnement sublime de la leçon, me fit rater le tram prévu pour rentrer! ... Bref, à ce rythme endiablé de mes études je décrochai le Premier Prix après un temps record.

J'allais oublier de rapporter qu'en même temps on m'avait mis au piano, toujours au Conservatoire. Une étape décevante s'il en fut. Mon premier maître de piano fut une maîtresse. Je me sentais fort mal à l'aise dans ses cours, et mes progrès dans l'éternel "Rochner" furent extrêmement modestes. En seconde année je devins, je ne sais pourquoi, l'élève d'un monsieur élégant et délicat. Les leçons chez lui se déroulaient dans une détente parfaite. Pendant qu'il méditait longuement aux fenêtres qui donnaient sur le Grund, je m'arrangeais à ma façon avec le doigté des gammes... Or un jour l'apparition inopinée d'un monsieur à l'abondante chevelure vint mettre fin à l'idylle. Je fus sommé de faire une démonstration au piano.

Elle fut brève. Le lendemain une lettre du directeur signifia à mes parents que je n'avais guère de disposition pour le piano et que... La conclusion ne fut pour me déplaire; mais mon père ne désarma point. Il m'entraîna illico au repaire de Monsieur Leblanc, au nième étage d'une sombre bâtisse dans l'étroit prolongement de la rue du Curé, entre "Zwick" et le "Lentzen Eck". Dès l'entrée de l'immeuble une forte odeur de teinture d'iode et d'autres liqueurs pharmaceutiques me fit frémir. Allais-je donc être confié aux soins d'un dentiste dans cette maison sinistre où l'on ne montait pas facilement les marches éculées d'un escalier sans fin? Le maître, qui connaissait mon père, finit par me prendre pourvu que je me tienne à bonne distance des "Strauss et consorts". Chez lui, pas de tricherie possible! Diable, il veillait au grain! Qu'il se tint planté à côté de l'élève ou qu'il eût disparu pour un moment dans une pièce adjacente où se débattait quelque jeune séminariste, pas question de risquer un mauvais doigté ou de prendre

des libertés avec les Philippe, Czerny ou Clementi. - A la maison mon père jura qu'on ne l'y prendrait plus et il instaura une discipline de fer. Ce ne fut que grâce à de savants subterfuges de ma part que le système était supportable. Aujourd'hui cependant, je me demande si mon père n'avait pas eu, malgré tout, de secrets mouvements de faiblesse: il devait, malgré mes précautions, flairer maintes irrégularités, qui d'ailleurs n'auraient pu s'installer sans la connivence prudente de ma mère - et surtout de mon adorable grand-père, ancien maréchal des logis, bon enfant. Il était en toute circonstance mon allié sûr. La vie lui avait appris à se méfier de tout excès de rigueur, et jamais il n'hésitait à fermer deux yeux quand j'étais amené à prendre des libertés avec le règlement paternel.

Toujours est-il que je faisais des progrès consacrés par des diplômes flatteurs. Cela devait amener mon père à ouvrir quelque peu la grille de fer prévue pour me protéger de toutes sortes de sollicitations susceptibles d'empiéter sur mes études au lycée et chez M. Leblanc.

Et brusquement ce fut l'exaltation! Je découvris des camarades furieusement épris de musique et, pour la première fois de ma vie j'entendis un grand orchestre symphonique. Je fus bouleversé. Dans mon univers parfaitement clos c'était l'explosion inimaginable de la grande musique.

Je finis fatalement par succomber à une certaine griserie. Mon père qui devait être totalement déboussolé se vit même amené à apaiser discrètement ma fureur au piano. - Par bonheur un homme de métier, lucide et honnête, avec lequel il m'avait été donné par miracle de travailler pendant quelque temps, réussit à réduire mon ardeur à des proportions réalistes. J'eus la sagesse d'enterrer, avec quelque tristesse au début, un rêve insensé d'adolescent. Ainsi je me lançai corps et âme dans une autre direction, non sans me remettre de temps en temps mais énergiquement au piano - et à l'orgue que des organistes amis m'avaient fait découvrir.

Ainsi il m'a été donné de réaliser aujourd'hui ce qui avait été le plus beau rêve de mon père et celui de mon maître et ami, Albert Leblanc: me voir vivre un jour, dans et par la musique, d'innombrables et d'inappréciables moments de bonheur. Je n'en finis pas de leur en savoir gré du fond du cœur.

Paul Mousel

